

INSTITUT

NEUCHÂTELOIS

Juin 2021

LE MOT DU PRÉSIDENT

Le coronavirus nous rappelle à notre humanité et à notre condition d'être profondément sociaux, inséparables les uns des autres.

Edgar Morin



Philippe Terrier

VIRUS, QUAND TU NOUS TIENS ...

En raison des mesures sanitaires dictées par la pandémie de Covid-19, cette dernière année a été marquée pour l'Institut neuchâtelois, comme pour la plupart des acteurs culturels, par le renvoi ou la suppression de plusieurs activités, situation particulière que reflète ce *Bulletin*.

Seule n'a pas été perturbée la publication du cahier 38, *Regards sur l'architecture neuchâteloise, de l'après-guerre à nos jours*, magnifique ouvrage collectif richement illustré de photos inédites prises par des professionnels de renom, qui a connu un beau succès. Il a été présenté dans le *Bulletin* de novembre 2020.

En revanche la commission « Culture et Jeunesse » a dû renoncer à organiser l'automne dernier, pour des élèves de nos lycées, ses journées à la découverte du canton en fonction d'une thématique particulière, qui était celle des arts avec la visite de l'atelier d'un peintre.

De même n'a pas pu avoir lieu la journée hors les murs qu'offre tous les deux ans la commission « Ouverture » à des jeunes défavorisés vivant en institution éducative. Le thème choisi était l'eau, dans tous ses états.

Les Prix des lycées 2020, pour les meilleurs travaux de maturité académique et professionnelle, n'ont pas non plus été décernés. Au demeurant un moratoire d'une année avait été décidé afin d'en revoir les modalités d'attribution.

Renvoyée deux fois, l'Assemblée générale 2020 s'est tenue - avec celle de 2021 - le 20 mars dernier par correspondance. Alors qu'en temps ordinaire une soixantaine de membres se déplacent pour y participer, cette fois-ci 187 bulletins de vote ont été renvoyés dans le délai imparti, ce qui donne des idées pour les suivantes...

Enfin la commission du Prix, faute d'avoir pu se réunir pour la suite de ses travaux, a décidé que le peintre Grégoire Müller, proposé fin 2019 comme lauréat 2020, deviendrait le lauréat 2021 vu que la séance publique au cours de laquelle il devait être honoré n'a pas pu être tenue. Finalement le Prix lui a été remis le 9 mars dernier à La Chaux-de-Fonds, en petit comité (virus oblige), lors d'une cérémonie filmée visible sur le site internet de l'Institut, www.institutneuchatois.ch, avec la belle vidéo tournée par Saskia Müller dans l'atelier de son père. Vous retrouverez, dans les pages qui suivent, la laudatio de Grégoire Müller par Pascal Rebetez, écrivain, éditeur et journaliste, et vous pourrez découvrir la riche carrière de l'artiste à travers une interview réalisée par Françoise Kuenzi.

L'écrivaine Sandrine Fillassier a relevé que l'anagramme de « le coronavirus » est « l'oursin vorace ». On ne saurait mieux dire pour désigner la sale petite bête qui pendant trop longtemps a troublé la vie de l'Institut et tenu ses membres en confinement ou en quarantaine. Maintenant nous commençons à voir le bout du tunnel et aspirons à en sortir « aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire », pour citer un verset bien connu. Allons donc de l'avant: « Il faut accepter les déceptions passagères, mais conserver l'espoir pour l'éternité », disait Martin Luther King.

Cet éditorial est pour moi le dernier. En effet, lors de la prochaine Assemblée générale de l'Institut, terme de l'exercice 2019-2022, auront lieu les élections des membres du comité et des commissions. Président depuis 2013, je rendrai mon tablier conformément aux statuts qui limitent à trois, donc à neuf ans, le nombre des mandats. Et puis... il y a un temps pour tout.

Philippe Terrier
Président de l'Institut neuchâtelois

PRIX 2021 DE L'INSTITUT

GRÉGOIRE MÜLLER

Sur la proposition de sa commission du Prix, l'Institut neuchâtelois avait décidé en 2020 déjà d'honorer l'artiste Grégoire Müller, peintre à la renommée internationale établi depuis 1987 à La Chaux-de-Fonds. En raison de la situation sanitaire, c'est en 2021 que le lauréat a finalement reçu son prix à l'issue d'une cérémonie organisée en comité restreint, à la galerie du Grand Cargo et dans l'atelier du peintre. Retransmise en ligne, il est possible de la revoir sur le site internet de l'Institut.

La carrière de Grégoire Müller, né à Morges en 1947, s'est déroulée en plusieurs étapes et l'a mené notamment en France et aux Etats-Unis – où son activité de journaliste des arts a un temps remplacé son activité artistique. A New York, il est amené à rencontrer les principaux artistes de l'époque et publie des contributions originales de Dali, Rauschenberg, Warhol, Serra, De Maria, Lewitt, Acconci...

En 1972, après la publication de son livre « The New Avant-garde », il rompt avec ses activités de critique d'art pour retrouver la peinture, tout en enseignant à temps partiel à la School of Visual Arts. Il se tourne résolument vers l'art figuratif dès 1975.

En 1986, il quitte définitivement les Etats-Unis pour l'Europe et poursuit donc sa carrière, se partageant entre enseignement et création à La Chaux-de-Fonds. Il continue régulièrement d'exposer aussi bien en Suisse qu'aux Etats-Unis et en Europe. Les trois musées des beaux-arts du canton lui ont consacré une exposition: celui de La Chaux-de-Fonds en 1986, le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel en 2001 et le Musée des beaux-arts du Locle en 2003.

L'œuvre du peintre est tout à la fois noire et tourmentée, mais indéniablement passionnante. Pour la présidente de la commission du Prix, Nicole Bosshart, «derrière l'œuvre, quelle qu'elle soit, se trouve toujours un homme et un artiste... et l'œuvre de Grégoire Müller nous semble précisément être une symbiose parfaite de ce paradigme».

Grégoire Müller est le 60^{ème} lauréat du Prix de l'Institut neuchâtelois, et le cinquième peintre à être récompensé ainsi pour l'ensemble de sa carrière et de son œuvre. «Grégoire Müller se trouve en bonne compagnie, puisqu'il vient après Pierre-Eugène Bouvier, Lermite, Marcel North, André Evrard et Claude Loewer», a relevé le président de l'Institut, Philippe Terrier, avant de remettre sa distinction à l'artiste.



Philippe Terrier président de l'Institut neuchâtelois remet son prix à Grégoire Müller.

LAUDATIO DU LAURÉAT

Par Pascal Rebetez, écrivain, éditeur et journaliste

Faire le portrait d'un peintre, c'est une gageure. Un peu comme de risquer celui d'un écrivain à travers l'analyse de ses personnages. Le «Madame Bovary, c'est moi» de Flaubert ne marche pas avec les images créées par Grégoire. Est-il ce poignard peint sur fond noir, ce bonze en feu souriant comme Mona Lisa, ces corps sacrifiés à l'ignominie barbare du commerce de la guerre ? Est-il tout cela un peu ou ses toiles ne sont-elles là que pour recouvrir autre chose ? Si tout cela nous démontrait plutôt que ce qu'il nous donne à voir n'est qu'un drapé baroque jeté sur les sacrifices carnavalesques de la réalité ?

- Où est donc Grégoire ?

La même question a été posée dès la petite enfance à ses parents bien empruntés pour y répondre. Le père, artiste sculpteur, et la mère bohème, trouvent des excuses à leur lâchage, persuadés qu'ils sont que leur tâche et leur mission est ailleurs que dans le rôle de parents.

- On l'a placé chez ses grands-parents, à Morges. Ils ont une belle et grande maison. «Grégoire sera plus heureux avec eux qu'avec nous».

C'est ainsi qu'on crée des existences flottantes dans le bain amniotique d'une réalité qui lâche, qui ne tient à rien, qui cherche désespérément des repères, une manière d'être contre l'innommable de cette épreuve d'artiste, l'enfance hors du giron de papa et maman. En 2017, pour ses 70 ans, Grégoire revient avec pudeur sur cette enfance dans son récit *La maison de Morges*.

- Il est où Grégoire ?

Il est là aussi, beaucoup, dans ses livres : onze publications à ce jour, dont sept à teneur largement autobiographique. Grégoire n'en finit pas de se raconter, non pas qu'il se trouve plus intéressant qu'un autre, mais, comment dire, il s'agit pour lui de laisser des traces, les siennes, faites à la main, comme les premiers figuratifs d'Altamira et de Lascaux ; on naît tous dans une caverne et on y finit aussi, ainsi va l'humain. Le nôtre, ce Grégoire Homo sapiens, n'en finit pas de s'interroger, parce qu'il s'est laissé porter par le feu, et qu'il sait qu'un tison, tenu à bout de bras, laisse une empreinte hasardeuse, parfois fugitive, une empreinte qui explore le lien ténu entre la vie de tous les jours et le chant des pistes, le beau chant de l'humanité. Et quand le tison répand de son noir sur la toile, sur la jute, sur la pierre, ce noir peut éclairer et raconter la naissance du charbon, mais avant lui la branche de saule, les chatons dansant dans l'aube frileuse, les feuilles tétant avidement la sève, la sève qui vient des racines, de l'humus des plantes plus anciennes, de leur décomposition...

- *Il est où Grégoire ?*

Il est à Paris, venu y faire son pirate. Un séjour raconté dans le livre *Sous les pavés* paru en 2019. C'est 1968, la castagne et les ateliers de peintres, les petits boulots et les rencontres, les amours jaunes et les crève-cœur sanglants. Il a 19 ans le même et il est bien décidé à mettre de côté son enfance de petit-fils de bourgeois. Ça tombe bien : le monde mue. La peinture aussi, mais pas assez vite. Il apprend à dessiner, il écrit surtout, sur l'art, sur la mutation espérée, sur le grand désir de réinvention du monde.

Harald Szeeman l'invite à Zurich pour l'assister à mettre en place une exposition qui fera date : « *Quand les attitudes prennent forme* », une expo qui marque la reconnaissance du processus de création comme partie intégrante de l'œuvre d'art. Quand la main à la pâte s'expose avec le gâteau. Le monde mue. Beuys travaille du chapeau, Richard Serra enroule ses plaques d'acier rouillé...

- *Il est où Grégoire ?*

Il bosse dans l'atelier de Richard Serra justement, il l'aide à fondre des moules en plomb. On est à New-York, la ville de « *Ramblings* », un autre livre paru en 1996. Il y est arrivé avec sa première femme, deux valises et septante dollars.

En sous-titre, son livre est explicite : *Art et survie à Manhattan*, son quotidien pendant dix-sept années. L'art partout, il rencontre tout ce qui se manifeste entre la contre-culture des années septante et le post-modernisme des années 80. Les noms de ses proches ? En voici quelques-uns triés sur le volet : Andy Warhol, Bob Rauschenberg, Sol Lewitt, Phil Glass, William Burroughs...

C'est que Grégoire est devenu incontournable dans son rôle de critique. Il est rédacteur à *Arts-Magazine*, revue branchée s'il en est. Il signe son premier livre en 1972 : *The new Avant-garde*. Il a une première fille, Francesca, avec sa deuxième épouse coréenne. Le beau monde lui est ouvert. Tout semble rouler pour lui, sauf que la promesse qu'il s'est faite à lui-même, adolescent de quinze ans, il l'a oubliée. Alors, pour retourner à la peinture comme on retourne dans la grotte de sa croyance initiale, Grégoire lâche tout : femme, enfant, situation enviable dans la presse. Je le cite : « *Je veux me défaire de ce que j'ai accumulé pendant ces trois ans : appuis, influences et autres relations... Pour repartir, anonyme et en solitaire, sur la voie de la peinture.* »

- *Il est où Grégoire ?*

Grégoire peint. Dans un loft fréquenté et squatté par une faune interlope. Il y a son colocataire, Olivier Mosset et sa Harley Davidson, Ornette Coleman qui vient répéter avec son groupe. Il y a les sorties, les soirées givrées, les nuits poudreuses, quelques expos, quelques toiles vendues, la recherche obstinée de la figure comme nouvelle voie possible de la peinture. Un bel article dans le

New York Times, la rencontre avec Pascale qui devient la mère de Saskia puis plus tard de Mischa Laura. Une autre expo très remarquée. Tout va bien. Trop bien ? Pour Müller, c'est le moment de mettre les voiles.

- *Il est où Grégoire ?*

A La Chaux-de-Fonds... Il s'y est installé il y a 34 ans. Avec son prénom de premier chrétien allumé, avec sa barbe de maître zen, avec sa femme d'Amérique aux yeux de lampes à huile dans les mines de plomb, avec son équilibre de derviche tourneur, avec son parler de griot du comptoir au café des arts, Grégoire peint, dessine, malaxe, évoque. Et son débit de toiles — qui sont comme des mots de la profération tribale — marque et souligne notre pénombre, d'une noirceur étale, prise souvent dans le registre même du coton ou de la jute, comme si la nuit seule pouvait être éclairante. Mais d'un revers de veston, Müller balaie nos truismes en cimaise et tranche dans le vif comme dans les habitudes, il peint et dessine, parce que c'est comme ça : une évidence. Ça se fait à l'horizontale, à même le sol, pour se soucier toujours de la planète terre et de l'humus, et du tatami sous les pieds. Car le bonhomme est initié aux arts martiaux : 5ème dan de karaté, vers la maîtrise du corps et de l'esprit comme les samourais qui ont inspiré cette pratique, avec leur code d'honneur des vertus parmi lesquelles figure le courage : ce courage qui nous pousse à faire respecter, en toutes circonstances, ce qui nous paraît juste et qui nous permet, malgré nos peurs et nos craintes, d'affronter toutes les épreuves.

Autre vertu des samourais : la modestie et l'humilité. Et surtout : la droiture. Faire preuve de droiture, c'est suivre la ligne du devoir et ne jamais s'en écarter. Loyauté, honnêteté et sincérité sont les piliers de cette droiture. (Fin de mon emprunt à Wikipédia).

La ligne du devoir du samourai, c'est aussi la ligne du peintre, ce qu'il appelle parfois la touche. Je le cite : *«En soi, chaque marque est abstraite, tout au plus reflète-t-elle une technique. Mais lorsque le geste le plus minime trouve sa place dans la cohérence d'une composition, il signifie, comme un mot, un accent, une intonation.»* Je rajouterai : une langue, une musique, des tons, une harmonie.

- *Il est où Grégoire ?*

Il est là dans son travail de karateka des arts. Dans sa ligne du devoir duquel nulle gloire n'est attendue, même pas un Prix de l'Institut, aussi justifié soit-il. Moi, il me gonfle Grégoire quand il parle de ses amis qui ont réussi. Les gagnants ne savent pas ce qu'ils perdent, ai-je envie de lui répondre, mais il le sait déjà, le gars qui peint sur du noir, au sol, dans la tranchée de l'art, à mille mètres d'altitude.

- *Il est où Grégoire ?*

Le vrai Müller, le Grégoire à la tour abolie, peintre en son île noire, a le cul entre deux arts, l'image et l'écrit, parce qu'il écrit le bougre et mille milliards de mille sabords, il le fait tout à fait juste, parce qu'il a le sens de la ligne, du dessin, des idées et pas peur de la gomme. Cet assemblage des mots et des craies lui offre d'étaler ainsi sa conception variable de la représentation mentale: ici le fauteuil de l'art plastique et là le prie-dieu de l'écriture. En jeu: la beauté. Je cite un extrait de son dernier opus, un roman encore manuscrit:

La beauté, quand on ne fait que la cueillir pour la savourer, a une dimension égoïste, et ce, même si on la partage. Il faut savoir, au contraire, la dénicher où elle se cache, dans l'horreur même; dans la vérité, aurait peut-être dit Kant!

- *Il est où Grégoire ?*

Il est n'importe où pourvu que la beauté puisse en surgir.

Et, pour finir, encore un extrait dialogué de son dernier texte:

«Fiche-toi de moi autant que tu le veux. Sans cette dimension qui nous relie au Mythe, avec un grand M - et ce, le plus souvent, à travers la folie et la mort -, l'Art ne serait qu'un divertissement. Les grands artistes, j'en suis convaincu, incarnent cette dimension mythique. Ou mystique, comme tu veux... comme les saints d'antan! »

Jonathan lève son verre de Gin - - Ceci est mon sang! »

- *Il est où Grégoire ?*

Il est avec nous. Pour toujours. Merci à lui.

INTERVIEW

« DANS CHAQUE PEINTURE UN NOUVEAU DEFI »

Grégoire Müller, que représente pour vous le fait d'être lauréat du Prix de l'Institut neuchâtelois?

Je le vois comme un honneur. Je me suis posé la question de savoir pourquoi moi, bien sûr, mais j'ai plutôt aimé ça, puisqu'il s'agit d'un prix qui couvre toute la trajectoire d'une personne. Quand l'Institut neuchâtelois me l'a annoncé par téléphone, l'année dernière, j'étais debout et mes genoux se sont mis à trembler: je tombais des nues, littéralement!

Vous avez exposé à Paris, New-York, Londres, Monaco, le MoMa de New York conserve un de vos tableaux dans ses collections... Avez-vous le sentiment d'être un artiste plus connu à l'étranger que dans votre canton d'adoption?

Je ne recherche pas du tout le fait d'être connu. J'ai fait partie de la scène artistique à Paris et à New York, mais plutôt comme critique d'art, en tout cas au début quand j'étais très jeune. Je vis très bien le fait de n'être pas sur le devant de la scène!

Votre biographie dit de vous: « A 14 ans, il s'engage sur la voie de la peinture ». Est-ce qu'on s'engage sur la voie de la peinture comme une voiture sur une autoroute?

C'était une vocation, un peu comme on s'engage pour une première communion: à 14 ans, j'étais déjà athée, mais j'avais le désir de suivre ma voie, comme l'aurait fait un prêtre. Par ailleurs, mon père était sculpteur: c'était un artiste connu à Paris, et même si je n'ai pas grandi avec lui – j'étais en Suisse et lui à Paris – j'allais le voir une ou deux fois par an. Il me faisait rencontrer d'autres artistes, m'emmenait dans les musées, et j'ai toujours réagi, même enfant, aux peintures que je voyais de manière très émotionnelle: elles me parlaient.

Et vous étiez sûr déjà que vous n'abandonneriez pas cette vocation?

J'étais sûr que ce serait pour la vie, oui, même si j'ai cessé de peindre durant trois ans: je suis parti pour Paris en 1965, c'était l'époque de la remise en question de la peinture. Plutôt que de continuer sans savoir où j'allais, j'ai décidé de mieux comprendre l'art contemporain, et je suis devenu journaliste

d'art. Le journalisme, c'était une sorte de passeport, c'était formidable, j'avais la possibilité d'interviewer tous les artistes qui m'intéressaient, je tenais la rubrique hebdomadaire des arts dans *Pariscope* et je pouvais aller dans tous les ateliers...

Pourquoi avez-vous quitté Paris ?

Il y a eu Mai 68, le retour de la droite, on le sentait dans la vie de tous les jours : c'était une défaite pour tous ces idéaux qui nous animaient. Et je me suis rendu compte que la vraie énergie qui nous animait, les vraies remises en question, ces années-là, venaient de New York. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui...

Où iriez-vous aujourd'hui, si vous deviez faire le même choix ?

A La Chaux-de-Fonds!!!!... Il y a souvent de jeunes artistes qui me posent la question : il y a une dizaine d'années je leur disais Berlin, il y a une vingtaine d'années je leur disais Londres, mais c'est fini : les grandes villes sont devenues inaccessibles, le système de l'art s'y est commercialisé, il n'y a plus de vrai dialogue, il n'y a plus de centre dans le monde de l'art.

Cela veut dire que la création est totalement décentralisée ?

Absolument. Les meilleures choses peuvent naître partout, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie centrale, mais les grandes capitales de l'art telles qu'on les connaissait autrefois n'existent plus à mon avis.



Le peintre Grégoire Müller dans son atelier de La Chaux-de-Fonds.

Et on peut aujourd'hui visiter une exposition au bout du monde en restant dans son salon...

Oui, mais c'est dommage, la réaction n'est pas la même... L'émotion que l'on ressent en regardant une peinture dépend de sa taille, de la texture, du rapport à l'espace, autant de facteurs qui influencent la manière dont on la voit, et qui ne passent pas à travers un écran.

A New-York, vous dites que vous y survivez. C'était plus difficile qu'à Paris ?

Oui, j'y suis vraiment arrivé sans rien : quelques habits, moins de 100 dollars... Des amis d'amis m'ont hébergé, j'ai fait quelques petits boulots : rénovation de lofts, transport d'art, puis je suis devenu pigiste et c'est allé très vite. J'étais correspondant pour des revues européennes, j'envoyais des rapports mensuels sur l'activité artistique à New York, et quelqu'un de la revue *Arts Magazine* m'a repéré. On m'a proposé de devenir rédacteur en chef adjoint. L'anglais, je l'ai appris sur le tas... J'avais commencé à Paris, je me passais des cassettes plusieurs heures par jour et je lisais des magazines en anglais pour être déjà un peu dans le bain.

On s'intègre facilement au milieu artistique new-yorkais ?

A l'époque oui, c'était très facile : c'était un petit milieu, avant-gardiste et très ouvert aux étrangers. New York était en train d'être reconnu comme le centre du monde de l'art, mais pas encore par tout le monde. Et j'y étais sans papier : l'ambassade de Suisse m'avait conseillé de ne pas me déclarer, car le gouvernement américain envoyait alors au Vietnam les étrangers qui s'installaient aux Etats-Unis, pour qu'ils fournissent la preuve de leur bonne volonté de s'intégrer...

Et vous avez recommencé à peindre pour ne plus jamais cesser...

Oui, à New York j'ai écrit un livre qui a rencontré un grand succès, publié simultanément à New York, Londres et Milan, et qui a fait référence dans le monde des arts, « The New Avant-garde ». Mais j'ai soudain eu peur de me faire happer par cela... J'avais fait mon vœu de peinture, n'oubliez pas ! Et même si la peinture était alors moins à la mode - on parlait alors beaucoup plus d'art conceptuel - j'ai trouvé qu'il y avait encore à creuser.

En 1987, vous vous fixez à La Chaux-de-Fonds, pour quelle raison ?

Vraiment par hasard. On nous avait offert, avec mon épouse et ma fille aînée, qui avait deux ans et demi à l'époque, un séjour en Toscane. Un accord prévoyait que j'expose à Monaco les peintures que je réaliserais sur place. Mais alors que nous étions à Monaco, la galerie new-yorkaise avec qui je travaillais a connu des difficultés financières et les personnes qui sous-louaient mon loft ont arrêté de payer mon loyer. On s'est retrouvés sans bail et sans

galerie: avec un petit enfant, il était impossible de retourner aux Etats-Unis dans ces conditions. Or je connaissais le conservateur du Musée des beaux-arts, Edmond Charrière, qui était venu me rendre visite à New York. Il m'a suggéré de faire une exposition. C'était fin 1986, je suis venu à La Chaux-de-Fonds et j'y suis toujours. Je me suis installé dans cet espace, tout à fait idéal, qui était la première usine Breitling.

Vous étiez déjà venu à La Chaux-de-Fonds ?

Pas du tout. Mais j'ai tout de suite beaucoup aimé. Mon grand-père, qui m'avait élevé à Morges, disait toujours que La Chaux-de-Fonds était une ville rouge, et l'idée me plaisait assez. J'y ai trouvé une solidarité, un respect des travailleurs, une certaine éthique de gauche qui m'ont tout de suite plu, ainsi qu'une attitude non prétentieuse face à la culture, tout en bénéficiant de la générosité de tant de mécènes à l'époque. C'est merveilleux ce qu'ils ont fait dans cette ville: Club 44, Théâtre... Et pour une ville de 40'000 habitants, avoir eu Léopold-Robert, Cendrars et Le Corbusier, c'est quand même pas mal!

Vous y avez enseigné...

Oui, à mi-temps, c'était pour subvenir aux besoins de la famille, et j'ai eu beaucoup de plaisir à enseigner. J'ai noué des liens d'amitié avec des collègues et des étudiants et j'ai eu la chance d'avoir des directeurs de lycée qui m'ont donné carte blanche. C'était une expérience fascinante: avec les élèves, nous avons par exemple emballé la statue de la République à la manière de Christo, nous avons aussi construit un mur qui coupait en deux la place Espacité, ou dessiné un grand «peace sign» dans la neige au moment de la guerre en Irak. De beaux souvenirs, je l'espère également pour les élèves.

Au cours de votre carrière, vous avez débuté par la peinture abstraite pour passer ensuite à la peinture figurative. Pour quelle raison ?

L'école de Paris était complètement abstraite et je m'en suis rapproché naturellement au début. Puis, quand je me suis remis à la peinture, j'ai voulu reprendre les bases, et vers 1975 je me suis remis à la figuration. Ça offre beaucoup plus de possibilités, on arrive mieux à transcrire ce qu'on a dans son esprit. J'ai voulu explorer tout le champ de la peinture: le portrait, la peinture d'histoire, la peinture de genre, le nu, le paysage, la nature morte, même la peinture animalière. Chaque domaine a ses propres références et ses propres lois, et je trouve dans chaque peinture un nouveau défi. C'est pour cela que mon travail n'est pas reconnaissable en un clin d'oeil: j'ai toujours eu des doutes quant aux peintres qui sont trop reconnaissables à travers un style défini, j'ai voulu casser cela.

Est-ce que vous aimez toutes vos œuvres de la même manière, ou y en a-t-il certaines de que vous préférez et d'autres que vous ne voulez plus voir ?

Il y en a certaines que je n'aime pas, bien sûr. Mais quand une peinture ne me satisfait pas, je la reprends, parfois trois ou quatre ans plus tard. Ce qui est important, c'est qu'une peinture puisse me surprendre sur la durée. Que je me dise: ce n'est pas moi qui ai fait cela!

Vous peignez beaucoup ?

Cela dépend: il y a des toiles que je réalise en 2-3 jours, d'autres qui me prennent un mois. Je ne peins que quand j'en ressens le besoin. J'en ai beaucoup parlé avec Yves Velan, écrivain récemment décédé, qui disait qu'il fallait distinguer entre la création et la production. Le système encourage les artistes à produire, et c'est pour cela que je me tiens un peu à l'écart du système, pour essayer de me concentrer sur la création.

Et vous peignez par terre...

Oui, pas toujours, mais cela a pour moi plusieurs avantages. Il y a un avantage technique, le fait que l'on peut utiliser de la peinture plutôt liquide sans se soucier des coulures; mais surtout j'aime pouvoir tourner autour d'une peinture et la voir sous tous ses angles, en prenant en compte une dimension un peu anamorphique. Tant qu'elle est par terre, il n'y a pas de haut ni de bas, et une fois terminée je la pose à la verticale: c'est la première fois que je la regarde telle qu'elle sera vue ensuite.



Comme ici avec *Victimes Collatérales*, 2000 – 2001, Grégoire Müller rend compte des crises violentes de l'histoire.

Parmi les thèmes que vous avez abordés, il y a des événements de l'histoire: Fukushima, Abu Grahib, et même le coronavirus... Un besoin de documenter le monde ?

J'essaie non de copier ou de documenter la réalité du monde, mais de peindre la manière dont j'absorbe cette réalité. Autrement dit, ce qui m'affecte. Nous sommes tous affectés par les crises violentes de l'histoire. Et il m'est arrivé souvent, à partir de ces crises majeures, de faire une grande peinture. On édifie beaucoup de monuments pour les grands personnages de l'histoire, alors qu'on a tendance à oublier les grandes catastrophes. Nous devrions garder davantage en mémoire les événements dramatiques.

Ce tableau d'un naufragé, ici, c'est un migrant qui tente de traverser la Méditerranée ?

On peut le voir ainsi, mais il y a avant tout l'expression de nous tous qui essayons de surnager en attendant la prochaine vague du virus. J'aime garder la gamme d'interprétation ouverte, j'essaie d'éviter l'illustration au sens étroit du terme. Et là, au sol, c'est la peinture sur laquelle je travaille en ce moment: un nageur papillon, qui cherche son souffle pour sortir du marasme...



Dying Forest (œuvre en trois éléments), 1992, huile sur toile, 347 x 233 cm. Don de la Galerie Pace Wildenstein, New York, en 2009. Collection Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel.

COMITÉ DE L'INSTITUT NEUCHÂTELOIS

Philippe Terrier, président, Neuchâtel

Nicole Bosshart, vice-présidente, présidente de la commission du Prix, La Chaux-de-Fonds

Carol Crettaz Ribeiro, trésorière, Môtiers

Nicole Bauermeister, présidente de la commission des Cahiers, Neuchâtel

André Godinat, président de la commission Culture et Jeunesse, La Chaux-de-Fonds

Patrice Zürcher, président de la commission Ouverture, Hauterive

Pierre-Henri Béguin, Bevaix

Caroline Calame, La Chaux-de-Fonds

Françoise Kuenzi, Colombier

Vincent Schneider, Cortaillod

COMPOSITION DES COMMISSIONS ET DU JURY DES PRIX DES LYCÉES

COMMISSION DU PRIX DE L'INSTITUT

Présidente : Nicole Bosshart.

Membres : Marie-José Boinay, Thierry Chatelain, Alain Cortat, Gaetano Mileti, Antoine Monnier, Blaise Mulhauser, Chantal Nicolet Schori, Laure-Emmanuelle Perret-Aebi.

COMMISSION DES CAHIERS DE L'INSTITUT

Présidente : Nicole Bauermeister.

Membres : Sylvie Béguelin, François Courvoisier, Yvan Matthey, Martine Noirjean de Ceuninck, Christian de Reynier, Julie Rothenbühler.

COMMISSION CULTURE ET JEUNESSE

Président : André Godinat.

Membres : Pascal Burkhard, Claudette Hublard, Fabien Rhyn, Katia Sartori, Laurent Treuthardt, Gabriela Zahnd.

COMMISSION OUVERTURE

Président : Patrice Zürcher.

Membre : Marc Rémy.

JURY DES PRIX DES LYCÉES POUR LES MEILLEURS TRAVAUX DE MATURITÉ

Lycées académiques : Denis Clerc, Christiane Grossen, Isabelle Jeannin.

Lycées professionnels : Claude-Alain Kleiner, Paul Jambé, Isabelle Zürcher
Vuillaume.

TABLE DES MATIÈRES

LE MOT DU PRÉSIDENT	1
PRIX 2021 DE L'INSTITUT GRÉGOIRE MÜLLER	3
LAUDATIO, PAR PASCAL REBETEZ	5
INTERVIEW, PAR FRANÇOISE KUENZI	9
COMPOSITION DU COMITÉ ET DES COMMISSIONS	15

CONTACT

Président:

Philippe Terrier
Rue de Saint-Nicolas 1
2000 Neuchâtel
Tél. 032 724 28 76
philippe.terrier@unine.ch

Trésorière

(cotisations, fichier des membres):

Carol Crettaz Ribeiro
Grande Rue 7
2112 Môtiers
carol.consulting@net2000.ch

Site internet: www.institutneuchatelois.ch

Editeur: Institut neuchâtelois

Rédaction: Françoise Kuenzi (frku@bluewin.ch)

Graphisme: INOX Communication SA, Neuchâtel

Impression: Messeiller SA, Neuchâtel

